

ACTES SEMIOTIQUES

BULLETIN

du Groupe de Recherches Sémio-linguistiques
E.H.E.S.S. - C.N.R.S.
Institut National de la Langue Française

Autour d'un Dictionnaire

J. Geninasca, A. J. Greimas,

I. Pezzini, H. Parret,

H. Quéré

IX, 38. Juin 1986

INTRODUCTION

Le présent numéro réunit trois des quatre contributions – celle de Paolo Fabbrì faisant ici défaut, faute d'avoir pu être retranscrite – données au printemps 1986 dans le cadre du Groupe de Recherches Sémio-linguistiques à l'occasion d'un bref "méta-séminaire" tenu dans le but d'ouvrir la discussion autour du second tome de Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, volume édité par A. J. Greimas et J. Courtés, et qui venait de paraître (Paris, Hachette, 1986, 270 p.). A la suite de ces interventions, on trouvera, in fine, l'essentiel des observations et des "réponses" apportées par A. J. Greimas au fil du débat. Soutenues par la participation de nombreux chercheurs, dont plusieurs des collaborateurs du volume (qui ne seront donc pas étonnés de ce qui suit, mais plutôt provoqués à en élargir la portée), ces rencontres, centrées autour de trois intervenants-témoins qui n'avaient pas participé à la rédaction du livre (et qui n'ont pas non plus assisté à toutes les séances), font d'emblée apparaître certains points forts et certaines convergences : notre tâche, qui consiste à esquisser le contenu de ce numéro et à enregistrer les premiers échos du débat, en sera quelque peu facilitée.

Deux volumes : deux formules partiellement distinctes. Dans le premier tome, on le sait, nos deux auteurs, seuls à tenir la plume, s'étaient donné pour but de présenter les principes, les acquis, et sans doute aussi les promesses d'une théorie déjà consolidée par une bonne décennie de pratique de recherche. Ainsi le Dictionnaire put-il devenir un texte de référence, une sorte de livre de chevet, un véritable synopsis raisonné de la théorie générale du langage élaborée et pratiquée par des tenants de l'école dite de Paris. Ouvrage où l'effort de cohérence, d'interdéfinition et de consistance était suffisamment marqué pour en faire non seulement l'étendard d'une théorie (sa version "standard"), mais aussi le lieu d'expression d'un devenir, la théorie esquissée dans ses lignes de force cherchant en même temps à prévoir, ou à localiser ses propres "boîtes noires" et ses développements possibles ou nécessaires. Le tome II reprend le même principe d'ordre – alphabétique, labyrinthique, ouvert –, enregistre nombre d'articles du tome précédent pour y intégrer des éléments neufs, multiplie les entrées nouvelles et ajoute une table des matières recouvrant les deux volumes. Devenus éditeurs, les deux auteurs du tome I assument ici un rôle assez complexe, tendant à marquer à la fois la dimension individuelle et la dimension collective de la recherche : chaque

article, signé par l'un des quarante sémioticiens qui ont participé à l'entreprise, est en même temps étiqueté - C, D, P - d'une marque indiquant sommairement le statut - "complément", "débat", "proposition" - que lui attribuent les responsables du volume.

Comme on pouvait s'y attendre, cette dialectique attire l'attention de nos trois lecteurs-témoins et les amène à esquisser une petite typologie (parfois doublée d'une topologie) des voix qui se font ainsi entendre dans toute leur diversité... ou leur disparité : c'est bien ce qui, de l'avis commun, fait problème. Car trop de dissonances risque évidemment de mettre en cause la lisibilité de l'ouvrage, et même, plus généralement, la cohérence du projet sémiotique dont ce volume se veut l'expression, à la fois comme bilan et comme perspective d'avenir : risque tout particulièrement sensible lorsque plusieurs voix concourent à la définition d'une même entrée, donnant parfois l'impression d'une étrange forme de cohabitation entre des sémiotiques différentes, ou même alternatives. Plurivo-cité à coup sûr bien parisienne et, par certains côtés, inévitable : accueillir la manifestation des individualités ne pouvait aller sans l'acceptation des différences, quitte à induire (pour certains) la tentation de substituer, ou d'ajouter au monde du Dictionnaire, celui des "dictionnaires possibles". Double du Séminaire comme l'a remarqué l'un des participants, l'ouvrage jouerait ainsi le rôle, quelque peu hyper-réaliste, d'un miroir du groupe (quand bien même toutes ses composantes n'y seraient-elles pas reflétées).

Dans un miroir mis à l'improviste sous nos yeux, il est facile de reconnaître tout de suite les imperfections. Mais le miroir est aussi l'instrument qui permet de mieux comprendre ce que l'on voudrait être. Dans le cas présent, on aimerait se lire, s'écouter, se comprendre réciproquement davantage, essayer de trouver un style commun, reconnaître certains voisinages, certaines présences, certaines absences, et leur poids. Cet aspect un peu traumatique du Dictionnaire-miroir a été fortement ressenti par nos lecteurs, ce qui, sans doute, explique aussi une certaine perplexité manifestée devant les deux "cuisiniers" qui, dans la Préface, se demandent eux-mêmes si leur mayonnaise ne va pas tourner. Assurément, un peu moins de discrétion dans leurs interventions, un peu plus de brutalité dans l'homogénéisation, auraient rendu plus confortables des conditions de la lecture ! Demande diffuse de contrôle et d'autorité ? - Sans doute, mais en tout cas certainement pas d'orthodoxie, les "déviation" et les "ruptures" faisant - on le sait au moins depuis Kuhn - partie intégrante de la marche "normale" de la recherche.

Faut-il d'ailleurs le souligner, le caractère babélique de l'ouvrage ne tient pas uniquement aux qualités "personnelles" des participants, mais aussi et surtout à l'accélération qui a marqué ces dernières années le mouvement même de la recherche en sémiotique. On a abordé l'espace des modalités, entrepris - entre autres - de sémiotiser le registre des passions, esquissé les conditions d'une approche plus détaillée du plan de l'expression, formulé et mis à l'épreuve l'hypothèse du semi-symbolique, tenté de mieux intégrer les perspectives sémantique et pragmatique - et même exploré la possibilité d'une fondation mathématique, pour ne mentionner que quelques directions : il aurait été plus inquiétant que, dès le départ, "tout se tienne" (ou ne se tienne pas), c'est-à-dire que les solutions aux nouveaux problèmes jaillissent quasi automatiquement d'une sémiotique toute faite par avance.

Il arrive aussi qu'on regarde le miroir pour imaginer la façon dont les autres nous voient et savoir si l'album de famille, devenu image publique, va suffire à faire image de marque. C'est poser la question de la lisibilité de ce livre, et de la manière dont il représente les "autres". Souvent, dans les textes qui suivent, les proto-sémioticiens, étudiants hypothétiques, sont convoqués dans le rôle de "lecteurs naïfs", dont les réactions vis-à-vis du Dictionnaire II ne peuvent effectivement que préoccuper. Toutefois, autant on peut admettre que s'il y a un manque dans la formule de ce volume, c'est bien celui du didactisme, autant il est difficile, en réalité, d'envisager pour la sémiotique la catégorie du lecteur naïf. Les dictionnaires techniques laissent à d'autres ouvrages la fonction d'initiation et de transmission, et assument pour leur part avant tout celle du réseau de renvois - "entrées", et plus encore, sorties. Le Dictionnaire-outil a ainsi pour vocation d'être manié par ceux qui pratiquent la sémiotique, elle-même conçue comme va-et-vient entre un corps d'hypothèses théoriques et la "chair" des discours-objets. En ce sens, il a pour lecteur modèle celui à qui il permet de jeter les notes de cours accumulées au fil des années, bref celui qui "fait de la sémiotique" sans se contenter, tout simplement, de "l'étudier". Du reste, on n'étudie pas non plus la langue avec le Petit Robert : un dictionnaire, on le "consulte".

Ouvrage peut-être impatient, qui refuse en tout cas une conception "sacrée" de l'édition et se conçoit au contraire lui-même comme provisoire, ce dictionnaire demande en somme des lecteurs aussi passionnés que patients. Ce qui vaut encore pour ce qui est de ses rapports avec "l'autre", avec l'en dehors de la sémiotique. Il est vrai que certaines des entrées, faisant écho aux débats du temps,

ont un peu le caractère de notes intimes relevant de l'autobiographie intellectuelle, et que les notions qui s'y trouvent agitées ne sont pas toujours parfaitement sémiotisées (mais peut-on tout "sémiotiser" ?) Ces contributions n'en représentent pas moins d'intéressantes ouvertures en vue d'une confrontation, étant entendu que la sémiotique peut de moins en moins ignorer les réflexions menées dans les sphères voisines sur les problèmes qui la concernent, et qu'elle sait au contraire devoir sortir de l'hortus conclusus où l'on veut parfois l'enfermer. De ce point de vue, il est particulièrement regrettable que l'intervention de Paolo Fabbri n'ait pu être reproduite ici. Son propos consistait à exploiter la notion de raisonnement abductif – notion centrale, comme on sait, dans le cadre de la sémiotique peircienne – et à la réinterpréter sur un tout autre plan en montrant qu'au lieu de réduire ladite opération à un cas particulier du raisonnement logique (à côté de la déduction et de l'induction), on peut aussi en donner une interprétation "iconique" et l'intégrer dans la problématique plus générale des formes de l'"intelligence syntagmatique", naguère esquissée par A. J. Greimas (cf. "Le savoir et le croire", Du sens II, Paris, Seuil, 1983).

On aurait eu là un exemple de plus de cet étrange et rassurant phénomène d'ideal insomnia qui paraît affecter tout sémioticien, même dans le rôle – peu confortable – du critique ou du "recenseur". En témoigne du moins, ici, la multiplication des propositions nouvelles qui parsèment les textes d'Herman Parret, de Jacques Geninasca et d'Henri Quéré : générosité tout à fait nécessaire si, comme l'affirme Greimas, la sémiotique, en ce point de son trajet, est toute à faire.

Isabella Pezzini

Université de Bologne